

Comptoir littéraire



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

***“L'étrange cas du Dr. Jekyll  
et de M. Hyde”***

traduction de

***“The strange case of Doctor Jekyll  
and Mister Hyde”***

(1886)

Roman de 150 pages

de Robert Louis STEVENSON

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

- la genèse (page 6),
- l'intérêt de l'action (page 7),
- l'intérêt littéraire (page 10),
- l'intérêt documentaire (page 14),
- l'intérêt psychologique (page 16),
- l'intérêt philosophique (page 18),
- la destinée de l'œuvre (page 19).

## Résumé

### Chapitre 1 : "À propos d'une porte"

À Londres, vers la fin du XIXe siècle, le notaire renfrogné qu'est M. Utterson raconte avoir fait *«une randonnée dans une petite rue détournée d'un quartier ouvrier»* au cours de laquelle son compagnon, Richard Enfield, lui raconta que, au cours d'une nuit, il y avait été, devant une certaine porte, le témoin d'un incident *«horrible»* : traversant la rue, une fillette avait été bousculée et *«froidement foulée aux pieds»* par *«un petit homme»*, un *«monstre satanique et impitoyable»* au *«regard atroce»* ; or le docteur chez qui elle avait été envoyée, un *«classique praticien routinier, d'âge et de caractère indéterminés, doué d'un fort accent d'Édimbourg, et sentimental à peu près autant qu'une cornemuse»*, sortit par la porte et, montrant son *«envie de tuer»* l'assaillant, accepta cependant, pour satisfaire les parents, de signer un chèque de cent livres d'un nom qu'Enfield refuse de donner car il est celui d'*«une célébrité»*. Mais il indique que l'assaillant *«se nommait Hyde»*. Et M. Utterson dit connaître *«le nom de l'autre personnage»*.

### Chapitre 2 : "En quête de M. Hyde"

À la suite de cet événement, M. Utterson sortit le *«Testament du Dr. Jekyll»*, selon lequel *«tous ses biens devaient passer en la possession de son ami et bienfaiteur Edward Hyde»*, s'*«il viendrait à disparaître ou faire une absence inexplicquée d'une durée excédant trois mois pleins»*. Il alla voir *«le fameux Dr. Lanyon»* qui avait collaboré avec Henry Jekyll mais avait cessé de le faire parce qu'il était *«devenu trop fantaisiste»* ; cependant, il n'avait jamais entendu parler d'Hyde. De retour chez lui, M. Utterson, laissant courir son imagination, en conclut que le Dr. Jekyll était à la merci de M. Hyde. Surveillant la porte, il en vint à le voir et à éprouver *«une violente antipathie»* devant cet homme *«blême et rabougri qui donnait l'impression d'être contrefait»*, de ne pas *«être un civilisé»*, de porter *«la griffe de Satan»* ; mais il l'aborda pour lui demander de pouvoir rencontrer le Dr. Jekyll, avant que, poussant *«un ricanement sauvage»*, l'autre disparaisse. Or, tournant le coin de la rue et entrant dans la maison du Dr. Jekyll, *«qui offrait un grand air de richesse et de confort»*, s'il apprit qu'il était sorti, il apprit aussi que les domestiques devaient obéir à M. Hyde qui occupait *«l'ancienne salle de dissection»*. M. Utterson se dit que Jekyll ayant eu *«une jeunesse un peu orangeuse»*, il subissait la conséquence d'*«un vieux péché»*. Et il craignait que Hyde ait eu connaissance du testament.

### Chapitre 3 : "La parfaite tranquillité du Dr. Jekyll"

Le Dr. Jekyll ayant donné un dîner, M. Utterson retrouva un *«quinquagénaire robuste et bien bâti offrant tous les signes de l'intelligence et de la bonté»*, et lui demanda des explications au sujet de son testament et de ses relations avec M. Hyde. Le Dr. Jekyll sembla ennuyé par les questions de son ami, et se plaignit d'être dans *«une situation pénible»*, tout en assurant qu'il pouvait se *«débarrasser de M. Hyde»* auquel pourtant il portait *«le plus vif intérêt»*. Finalement, il fit promettre à Utterson de soutenir Hyde si jamais il mourait.

### Chapitre 4 : "L'assassinat de Carew"

Un an plus tard, un vieillard membre du Parlement, sir Danvers Carew, après avoir abordé un jeune homme, fut victime, de la part de celui-ci, d'un crime d'*«une férocité inouïe»*, comme le raconta une jeune fille qui, reconnaissant M. Hyde, l'avait vu éclater *«d'une rage folle»*, montrer *«une fureur simiesque»* contre un *«vieux gentleman»*. Mis au courant, M. Utterson conduisit un inspecteur de la police chez M. Hyde dont l'appartement prouva qu'il était bien l'auteur de cet assassinat. Après avoir commis son forfait, il avait mystérieusement disparu, et sa recherche serait difficile car *«il ne s'était jamais fait photographe»* et laissait seulement *«l'impression obsédante de difformité indéfinissable»*.

### Chapitre 5 : "L'incident de la lettre"

M. Utterson se rendit chez le Dr. Jekyll, qui *«semblait très malade»*, pour parler du crime. Le docteur déclara vouloir ne plus voir Hyde dont on n'aurait *«plus jamais de nouvelles»*. Mais il indiqua avoir reçu une lettre dont il se demandait s'il devait la communiquer à la police ; c'était une lettre de Hyde qui disait *«disposer de moyens d'évasion»*. Utterson apprit que Hyde avait dicté les termes du

testament et qu'il voulait assassiner Jekyll. Chez lui, il montra la lettre à son clerc qui, «*expert en graphologie*», détermina que «*c'est une écriture contrefaite*» et qui, la comparant avec celle d'un billet de Jekyll, conclut : «*Les deux écritures sont sous beaucoup de rapports identiques ; elles ne diffèrent que par l'inclinaison.*» Pour Utterson, «*Henry Jekyll serait devenu faussaire pour sauver un criminel !*»

#### Chapitre 6 : «*Le remarquable incident du Dr. Lanyon*»

Tandis que «*M. Hyde se dérobait aux recherches de la police*», «*une vie nouvelle avait commencé pour le Dr. Jekyll*» : il se portait bien et avait repris ses habitudes d'autrefois, participant à plusieurs œuvres de charité, et menant une vie sociale active. Mais, un jour, il refusa d'ouvrir sa porte à Utterson qui, surpris, alla en parler à un ami commun, le Dr. Lanyon. Or il découvrit que «*celui-ci avait son arrêt de mort inscrit en toutes lettres sur son visage*» et qu'il le savait ; surtout, lui parlant de Jekyll, il lui apprit qu'il avait «*rompu à tout jamais avec cet homme*», sans toutefois vouloir lui en dire la raison. Intrigué, Utterson écrivit au Dr. Jekyll pour lui demander «*la cause de cette fâcheuse brouille avec Lanyon*». Le Dr. Jekyll répondit par une lettre empreinte de désespoir et de tristesse où il disait en particulier : «*Laissez-moi suivre ma voie ténébreuse. J'ai attiré sur moi un châtement, et un danger me menace qu'il m'est interdit de préciser. Si je suis un grand coupable, je souffre aussi en proportion.*» Huit jours plus tard, le Dr. Lanyon mourut en laissant à Utterson une enveloppe «*à n'ouvrir qu'au cas de mort ou de disparition du Dr Henry Jekyll*». Malgré sa curiosité, il respecta cette interdiction, et se contenta de s'entretenir à la porte de la maison avec Poole, le maître d'hôtel de Jekyll, qui lui disait qu'«*il se confinait de plus en plus dans le cabinet au-dessus du laboratoire.*»

#### Chapitre 7 : «*L'incident de la fenêtre*»

Un jour, Utterson et Enfield, passant derrière la maison du Dr. Jekyll, le virent à une fenêtre, «*tel un prisonnier sans espoir*». Il leur dit : «*Je suis très bas. Je n'en ai plus pour longtemps*», et il leur montra «*une expression de terreur et de désespoir*» en refermant la fenêtre. Les deux hommes ressentirent «*un effroi identique*».

#### Chapitre 8 : «*La dernière nuit*»

Un autre jour, Utterson reçut la visite de Poole qui lui dit avoir peur, penser «*qu'il s'est commis un mauvais coup*», et le pria de venir chez le Dr. Jekyll. Utterson, qui avait «*un angoissant pressentiment de catastrophe*», y trouva une domesticité qui avait peur. On le conduisit près du laboratoire et, à la porte, on annonça sa visite ; «*une voix plaintive*» déclara : «*Il m'est impossible de recevoir qui que ce soit.*» Poole fit remarquer à Utterson que ce n'était pas «*la voix de son maître*» ; il était persuadé qu'on l'avait fait «*disparaître*», et se demandait : «*Qui est là à l'intérieur à sa place?*» Puis il lui indiqua d'abord : «*Cet homme, ou cet être, ou ce je ne sais quoi qui loge dans le cabinet n'a cessé jour et nuit de réclamer à cor et à cri un certain médicament*», qu'il avait été impossible de trouver assez pur pour convenir. Enfin, il raconta avoir vu cet être «*une minute, ses cheveux s'étant dressés sur son crâne comme des baguettes*» car c'était «*un nabot*» qui avait «*jailli tel un singe*», portait «*un masque sur la figure*», et avait poussé «*un cri de rat*». Utterson lui dit alors : «*Votre maître est sans nul doute atteint d'une de ces maladies qui torturent à la fois et défigurent leur victime*», considérant cette explication «*simple, naturelle et cohérente*». Poole étant sûr qu'on avait assassiné son maître, Utterson considéra qu'il était «*de son devoir de forcer cette porte*» ; mais voulut d'abord que soit bien établi qu'ils avaient affaire à M. Hyde, ce que Poole jura «*sur la Bible*». Utterson envoya deux des domestiques surveiller «*les derrières*» de la maison. Lui et Poole entendaient les pas «*furtifs et légers, et quasi dansants*» de l'être, et, parfois, il y avait des pleurs. Comme Utterson avait lancé un appel et qu'ils entendirent répondre la voix de Hyde, il ordonna à Poole d'enfoncer la porte, ce qui fit «*jaillir un hurlement de détresse, d'une épouvante toute animale*». La porte enfoncée, ils découvrirent «*l'intérieur le plus tranquille*» ; cependant, au milieu, «*gisait le corps d'un homme tordu par l'agonie et encore palpitant*» : c'était M. Hyde mais portant les vêtements du Dr. Jekyll et qui s'était suicidé. Ils ne trouvèrent aucune «*trace de Henry Jekyll, ni mort ni vivant.*», seulement «*des traces d'opérations chimiques*» et «*un ouvrage édifiant [...] annoté de scandaleux blasphèmes*». Ils s'étonnèrent de la présence d'une psyché. Enfin, Utterson vit un testament où le nom de Hyde était remplacé par le sien, ainsi qu'un billet daté du jour même, où Jekyll disait qu'il allait disparaître et lui enjoignait de lire «*le*

*récit que Lanyon [lui avait] promis de [lui] faire parvenir», et, enfin, un troisième texte qui était sa «confession». Utterson partit les lire chez lui en espérant y «trouver l'explication du mystère».*

#### Chapitre 9 : *“La narration du Dr. Lanyon”*

Le Dr. Lanyon racontait qu'il avait reçu une lettre du Dr. Jekyll le suppliant de venir, toutes affaires cessantes, chez lui, et, sous peine d'avoir *«sur [sa] conscience [sa] mort ou le naufrage de [sa] raison»*, de faire *«crocheter la porte de [son] cabinet»*, d'y chercher un certain tiroir contenant différentes poudres et un cahier, et de le rapporter chez lui où se présenterait, à minuit, un homme auquel il devrait remettre l'ensemble ; le Dr. Jekyll terminait en disant se *«débattre sous une noire détresse qu'aucune imagination ne saurait égaler»*. Le Dr. Lanyon fut persuadé que son *«collègue était devenu fou»*, mais n'osa pas ne pas satisfaire ses demandes. Puis il examina le contenu du tiroir : il y avait des poudres *«de la fabrication personnelle de Jekyll»*, un flacon de *«teinture rouge»* et un cahier où était alignée *«une série de dates»* à la suite desquelles il était écrit : *«Échec complet !!!»*. Le Dr. Lanyon pensa *«avoir affaire à un cas de dérangement cérébral»*.

L'inconnu qui vint prendre livraison du tiroir était un homme *«petit»*, à *«la physionomie repoussante»*, portant de façon grotesque des vêtements *«démesurément trop grands pour lui»*, déployant *«une grande activité musculaire jointe à une non moins grande faiblesse apparente de constitution»*, *«trépidant d'une farouche agitation»*, ce qui provoqua chez Lanyon comme *«un début d'ankylose»*. Cet homme, semblant craindre la police, voulut s'en aller immédiatement, mais le docteur le retint ; découvrant le contenu du tiroir, il exprima *«une délivrance énorme»*, et, se servant d'*«un verre gradué»*, mélangea alors les différents produits contenus dans le tiroir, et obtint un liquide qui alla jusqu'à l'ébullition tout en changeant de couleur. Alors il s'arrêta pour demander au médecin, qui *«avait nié la vertu de la médecine transcendante»*, s'il voulait découvrir *«un nouveau domaine du savoir et de nouveaux chemins conduisant à la puissance et à la renommée»*, assister à *«un prodige capable d'ébranler l'incrédulité de Lucifer»*. Comme l'homme avala le tout, le Dr. Lanyon assista à la métamorphose de cet homme en Dr. Jekyll. Se souvenant de ce spectacle, le Dr. Lanyon disait que sa vie était *«ébranlée»*, qu'il était en proie aux *«plus abominables terreurs»*, qu'il pensait qu'il allait *«mourir»*. Il terminait par ces mots : *«L'individu qui, cette nuit-là, se glissa dans ma demeure était, de l'aveu même de Jekyll, connu sous le nom de Hyde et recherché dans toutes les parties du monde comme étant l'assassin de Carew.»*

#### Chapitre 10 : *“Henry Jekyll fait l'exposé complet de son cas”*

Il confesse que, dans sa jeunesse, alors qu'il donnait *«toutes les garanties d'un avenir honorable et distingué»*, il avait aussi une *«vive propension à la joie»*. Cependant, il ne *«se livra au plaisir qu'en secret»*, se trouvant ainsi *«réduit à une profonde dualité d'existence»* lui faisant *«séparer ces domaines du bien et du mal où se répartit et dont se compose la double nature de l'homme»*, tout en pensant que *«l'homme pourrait être formé d'une véritable confédération de citoyens multiformes, hétérogènes et indépendants»*. Il apprit *«à discerner l'essentielle et primitive dualité de l'homme»* ; il vit *«que, si deux personnalités se disputaient le champ de [sa] conscience, [il pouvait] à juste titre passer pour l'un ou l'autre, parce [qu'il était] foncièrement toutes les deux.»* Mais il pensait n'être pas hypocrite car *«les deux faces de [son] moi étaient également d'une sincérité parfaite»*.

Or, orientant ses *«études scientifiques [...] vers un genre mystique et transcendant»*, il eut *«le projet de séparer ces éléments constitutifs»*, *«ces jumeaux antipodiques»* qui *«sont en lutte continuelle»*, de *«libérer l'injuste des aspirations et des remords de son jumeau supérieur»*. Là-dessus, il découvrit *«l'instable immatérialité, la fugacité nébuleuse, de ce corps en apparence si solide dont nous sommes revêtus»*, le fait que son *«corps naturel»* est *«comme l'émanation de certaines des forces qui constituent [son] esprit»*.

Il en vint à *«composer un produit grâce auquel ces forces pouvaient être dépouillées de leur suprématie, pour faire place à une seconde forme apparente, non moins représentative de [son] moi, puisque étant l'expression et portant la marque d'éléments inférieurs de [son] âme.»*

Et, après avoir hésité, *«par une nuit maudite»*, il *«combina les éléments»* et *«absorba le breuvage»*. Si, d'abord, il *«éprouva les tourments les plus affreux»*, il se *«sentit plus jeune, plus léger, plus heureux de corps»*, connut *«un détachement des obligations du devoir»*, étant *«dix fois plus méchant,*

*livré en esclavage à [ses] mauvais instincts originels*». Mais il découvrit que, en tant qu'Edward Hyde, il était «*moins robuste et moins développé*», «*plus petit, plus mince*», et que «*le mal [...] avait mis sur ce corps une empreinte de difformité et de déchéance*», même s'il était «*naturel et humain*», s'il offrait «*une incarnation plus intense de l'esprit*», qui faisait ressentir aux autres «*une véritable horripilation de la chair*» car, si «*tous les êtres humains [...] sont composés d'un mélange de bien et de mal*», Hyde est «*fait exclusivement de mal*».

Puis il reprit le breuvage afin de redevenir Henry Jekyll, ce «*composé hétérogène*» qui, souffrant de «*l'aridité d'une vie d'étude*», afin de goûter le plaisir de «*plonger à corps perdu dans l'océan de la liberté*», «*tomba enfin dans l'esclavage*», louant pour Hyde une maison de Soho, demandant à ses domestiques de le recevoir, rédigeant le testament qui lui permettait, «*s'il [lui] arrivait quelque chose en la personne du Dr. Jekyll*», de «*passer à celle de Hyde sans perte financière*», cette autre identité étant un «*impénétrable déguisement*», lui assurant une «*sécurité complète*».

Cependant, «*les plaisirs*» désirés devinrent vite «*monstrueux*», Hyde étant «*un être d'une malignité et d'une vilénie foncières*» «*savourant avec une bestiale avidité le plaisir d'infliger à autrui le maximum de souffrances*», tandis que Jekyll ne s'en sentait pas coupable. Il mentionne «*un acte de cruauté envers une fillette*» à la suite duquel eut lieu le paiement d'un chèque, ce qui l'obligea ensuite à «*ouvrir un compte dans une autre banque au nom d'Edward Hyde*». Plus tard, un matin, il constata qu'il s'était «*mis au lit Henry Jekyll et se réveillait Edward Hyde*», et fut pris d'«*effroi*» devant la difficulté de remédier à cette situation. Mais il osa se présenter en Hyde aux domestiques avant de redevenir Jekyll.

Il craignit que, Hyde grossissant, soit détruit «*l'équilibre de [sa] nature*» ; que sa personnalité soit remplacée par celle de Hyde, d'autant plus que «*l'action de la drogue ne se montrait pas toujours également efficace*». Il en vint à cette conclusion : «*Je perdais peu à peu la maîtrise de mon moi originel et supérieur, pour m'identifier de plus en plus avec mon moi second et inférieur*», et qu'il lui fallait «*opter*» : renoncer «*à la liberté, à la relative jeunesse, à la démarche légère, au sang ardent et aux plaisirs défendus*», pour demeurer «*le docteur vieillissant et insatisfait, entouré d'amis et nourrissant d'honnêtes espérances*», ce qu'il fit «*durant deux mois*» sans toutefois pouvoir persévérer ; il avoue : «*En une heure de défaillance morale, je mixtionnai à nouveau et absorbai le breuvage transformateur*» pour découvrir «*une propension au mal plus débridée, plus furieuse*» qui lui fit, animé de «*l'esprit de l'enfer*», dans un «*délirant paroxysme*», avec un «*goût du mal réjoui et stimulé*», assassiner Danvers Carew à la suite, il est vrai, de ce qui semble une tentative de «*racolage*». Mais il fut ensuite poursuivi par «*l'horrible face de [son] iniquité*» et se trouva «*réduit à la meilleure part de [son] être*.» Comme il apprit que «*le monde entier savait Hyde coupable*», il fut donc résolu «*de racheter le passé par [sa] conduite future*.» Il connut alors tranquillité et même bonheur, tout en restant «*sous la malédiction de [sa] dualité*» et, de ce fait, «*tenté de biaiser avec [sa] conscience*.» Aussi finit-il «*par succomber aux assauts de la tentation*» qui «*détruisit finalement l'équilibre de [son] âme*» sans qu'il en soit «*alarmé*», avouant : «*La chute me semblait naturelle, comme un retour aux temps anciens qui précédèrent ma découverte*.»

Mais, un jour, il éprouva «*une horrible nausée accompagnée du plus mortel frisson*» car il sentit que, «*une fois de plus*», il était Hyde, «*un vil gibier humain, pourchassé, sans gîte, un assassin connu, destiné au gibet*.» Comme il était éloigné de son laboratoire, il lui fallut, pour redevenir Jekyll, recourir au Dr. Lanyon. Et il raconte les péripéties du parcours que dut prendre Hyde qui, si «*ce fils de l'enfer n'avait plus rien d'humain ; rien ne vivait en lui que la peur et la haine*», déployait des «*facultés aiguisées à un degré supérieur*», se montrant «*astucieux*».

Jekyll ressentit «*l'horreur d'être Hyde*», «*cette larve monstrueuse*», mais aussi la crainte de le redevenir, devant, pour y parer, doubler la dose de la drogue, «*la menace continue de cette calamité imminente*» lui faisant atteindre «*les extrêmes limites de la résistance humaine*». Il devait subir «*la haine de Hyde envers Jekyll*», «*les mauvais tours qu'il lui jouait*».

Une «*dernière calamité*» survint : la fin de sa «*provision du fameux sel*» eut pour conséquence que le mélange n'eut plus aucun effet et qu'il ne fut plus possible de le renouveler parce que le «*premier achat était impur, et que cette impureté ignorée donnait au breuvage son efficacité*». Il annonce que c'est «*la dernière fois que Henry Jekyll peut penser ses propres pensées ou voir dans le miroir son propre visage*». «*Les affres de la métamorphose*» pourraient le saisir alors qu'il écrit, le laissant «*dans*

un démesuré transport de terreur attentive» qui sera «l'heure véritable de [la] mort [...] de cet infortuné Henry Jekyll».

---

---

## Analyse

---

---

### La genèse

Une nuit d'été de 1894, alors que Stevenson était à Bournemouth et y dormait, son épouse, Fanny, l'entendit crier, et le réveilla ; il aurait protesté en disant : «*Mais enfin, j'étais en train de rêver un joli conte d'horreur !*» Et, le lendemain, au point du jour, il se mit à sa table pour le transcrire, avec l'espoir, comme il était à court d'argent, de composer un «shilling shocker», une «*histoire publiable et lucrative*», se vendant bien, lui permettant de renouer avec le succès de «*L'île au trésor*» dont les bénéficiaires tiraient à leur fin. De cette origine nocturne, le roman allait garder son étoffe brumeuse et la singularité puissante des détails.

À une extraordinaire et fiévreuse vitesse, en trois jours, il produisit un premier jet qui était un texte sombre, allant jusqu'à la scène de la transformation.

Il le lut à son beau-fils, Lloyd, et à Fanny, qui, non seulement n'applaudit pas, mais manifesta son autoritarisme en le critiquant sévèrement : «Ce Jekyll est un homme mauvais par nature, qui ne fait que cacher sa méchanceté. Il faut en faire un homme bon, en qui reparait un fond de méchanceté mal domptée, un homme qui, comme tous les autres, est bon et mauvais à la fois» ; elle s' alarma aussi des allusions scatologiques, des explicites références aux vices sexuels de Hyde, des sous-entendus sexuels comme cette confidence de Jekyll : «*Depuis mon jeune âge, cependant, j'étais devenu en secret l'esclave de certains appétits*», de la suggestion d'un chantage exercé pour une relation homosexuelle entre Jekyll et le «jeune Hyde» ; elle s'inquiétait de l'effet qu'aurait un tel texte, d'un brillant sensationnalisme, produit par un écrivain qui avait la réputation d'en être un pour les enfants ; elle lui conseilla de «dépasser l'anecdote», de «sublimiser le fantastique», de «viser à l'allégorie», de rendre son personnage un peu plus bienveillant. Et elle l'obligea à brûler son manuscrit.

Il fut furieux, mais, le même jour, admit qu'elle avait raison, et, selon Lloyd, parut plus ragaillardisé après la suggestion de cette étonnante besogne qu'il ne l'avait été depuis longtemps. De ce fait, en trois jours et trois nuits, il écrivit une seconde version dans laquelle il se conforma à l'avis de sa femme, version qui est celle que nous connaissons, où la lutte du bien et du mal tourne effectivement à l'avantage du bien puisque Jekyll est constamment bourrelé de remords, et qu'il finit par se tuer. La phrase : «*Depuis mon jeune âge, cependant, j'étais devenu en secret l'esclave de certains appétits*» devint : «*De fait, le pire de mes défauts était cette vive propension à la joie [...] que je trouvais difficile de concilier avec mon désir impérieux de porter la tête haute, et de revêtir en public un mine plus grave que le commun des mortels*» (chapitre 10).

Dans son essai de 1888 intitulé «*Un chapitre sur les rêves*», Stevenson indiqua : «*Je m'étais longtemps efforcé d'écrire une histoire sur ce sujet, de trouver un corps, un véhicule pour ce puissant sentiment de la dualité humaine qui, par instants, assaille et terrasse fatalement l'esprit de toute créature pensante. J'en avais même écrit une, "Le compagnon de voyage", qui me fut retournée par un rédacteur en chef comme étant une œuvre de génie, mais indécente, et que j'ai brûlée l'autre jour parce que ce n'était pas une œuvre de génie et que Jekyll l'avait supplantée. C'est alors que survint l'une de ces fluctuations financières auxquelles (avec une élégante modestie) j'ai fait allusion jusqu'ici à la troisième personne. Pendant deux jours je me torturai la cervelle pour trouver une intrigue quelconque ; et la seconde nuit, je rêvai la scène de la fenêtre, ainsi qu'une scène qui fut divisée plus tard en deux, dans laquelle Hyde, poursuivi pour quelque crime, prenait la poudre médicinale et subissait sa transformation en présence de ses poursuivants. Tout le reste a été composé à l'état de veille et consciemment, bien que je crois pouvoir y reconnaître pour une grande part la manière de mes "brownies" [ses lutins intimes]. La signification de l'histoire, par conséquent, est mienne, elle*

*avait longtemps préexisté, d'ailleurs dans mon jardin d'Adonis, essayant en vain d'un corps, puis d'un autre. En fait, c'est moi qui me charge du plus clair de la morale, hélas, car mes "brownies" n'ont pas le moindre rudiment de ce que nous appelons une conscience. L'environnement, aussi, est mien, ainsi que les personnages. Tout ce qui me fut donné, c'est la matière de trois scènes et l'idée centrale d'un changement volontaire devenu involontaire. Va-t-on trouver que je manque de générosité si, après avoir encensé libéralement mes collaborateurs invisibles, je les jette, ici, pieds et poings liés, dans l'arène des critiques? Car l'affaire des poudres, que tant d'entre eux ont blâmée, n'est nullement mienne, je suis heureux de le dire, mais appartient aux "brownies".»*

Même si son inspiration provenait d'un rêve, Stevenson n'abordait pas un sujet tout à fait nouveau. Il avait déjà écrit "*Markheim*", histoire d'un meurtrier schizoïde qui devait quelque chose au Raskolnikov de "*Crime et châtiment*" de Dostoïevski, qu'il avait lu dans une traduction en français (et peut-être avait-il lu aussi "*Mémoires écrits dans un souterrain*", le plus profond portrait d'un être à la personnalité divisée, fasciné par les abysses humains).

De plus, il avait lu des œuvres de Poe, parmi lesquelles cette nouvelle brève, mais extrêmement perspicace, incisive et sensible qu'est "*Le démon de la perversité*" où le narrateur confie : «Ma vie n'est pas une chose plus certaine pour moi que cette proposition : la certitude du péché ou de l'erreur inclus dans un acte quelconque est souvent l'unique force invincible qui nous pousse, et seule nous pousse à son accomplissement. Et cette tendance accablante à faire le mal pour l'amour du mal n'admettra aucune analyse, aucune résolution en éléments ultérieurs. C'est un mouvement radical, primitif, élémentaire.»

Il faut encore signaler que, quand Stevenson était enfant à Édimbourg, il avait dans sa chambre des meubles qui avaient été fabriqués par un certain Deacon Brodie, qui menait une double vie, étant un artisan le jour et un voleur la nuit.

Enfin, il avait lu, dans un journal scientifique français, un article qui portait sur le subconscient, article qui, selon Fanny, l'avait beaucoup impressionné et qui, selon elle, l'avait conduit à imaginer l'histoire du Dr. Jekyll.

Cette seconde version fut écrite si rapidement que Stevenson ne se soucia pas de ses erreurs de grammaire et d'orthographe, sa plume ayant alors du mal à saisir le flot de ses idées. Il sauta des mots, des lignes ou des paragraphes. Aussi le manuscrit est-il couvert de corrections qui, quand on lit entre les lignes, révèlent aussi les transformations qu'il lui fit subir pour atténuer ses idées les plus explicites, ses obsessions. Et il eut à se livrer ensuite à un grand travail pour parvenir à une version finale.

---

## L'intérêt de l'action

"*Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*", roman au sujet original et audacieux, est, de toute évidence, du fait du tableau mystérieux et inquiétant qui nous est donné de la nature humaine, du dédoublement manichéen, de la poursuite d'un être par un autre lui-même, par une seconde personnalité qui vit en lui ; du fait aussi de son renouvellement de la tradition des œuvres opposant le bien et le mal, du thème de Faust, du thème de la métamorphose qui cesse d'être magique, du thème de l'homme fasciné puis vaincu par son double, une œuvre appartenant au fantastique, une histoire d'horreur, un «thriller». D'ailleurs, comme dans beaucoup d'œuvres appartenant à ce genre, Utterson et Lanyon sont des rationalistes qui, devant un phénomène extraordinaire, veulent, comme Utterson, s'en tenir à une explication «*simple, naturelle et cohérente*» (chapitre 8), tandis que Lanyon pense «*avoir affaire à un cas de dérangement cérébral*» (chapitre 9) et se voit reproché de «*nier la vertu de la médecine transcendante*» (chapitre 9), celle-ci étant la création de ce médecin dissident qu'est Jekyll qui, s'étant lancé dans des «*études scientifiques*» «*orientées vers un genre mystique et transcendant*» (chapitre 10), entend remettre en cause les structures de la matière.

Mais, comme le changement de personnalité, la métamorphose, sont dus à un produit chimique (dont la plausibilité est tout à fait hypothétique), aux recherches d'un savant, et que la science intervient, on aurait donc affaire à de la science-fiction (avec, d'ailleurs, le thème fréquent dans ce genre de l'apprenti sorcier qui est dépassé par les forces qu'il a déclenchées, qui est dépassé par sa créature, ce qui avait été le thème du roman de Mary Shelley, "*Frankenstein*" paru en 1819 où les expériences d'un médecin repoussaient les limites de la science, et donnaient naissance à un monstre échappant à son créateur ; il serait d'ailleurs intéressant de montrer le progrès qui s'était effectué de "*Frankenstein*" à "*L'étrange cas du Dr. Jekyll et Mr. Hyde*" qui peut être considéré comme une réécriture originale, car, si Stevenson créa un nouveau savant fou de la littérature, qui venait encore une fois du Royaume-Uni, le monstre n'était plus extérieur mais intérieur).

Enfin, pour découvrir la vérité «*dans ce brouillamini*», et, surtout, lorsque des meurtres sont commis et que les mystérieux agissements de Hyde, devenu rapidement hors de contrôle, soulèvent l'inquiétude de ceux qui observent de près cette lutte intime entre le bien et le mal, débute, pour permettre de découvrir l'identité de l'assassin, une enquête (avec des «*perquisiteurs*», l'expertise d'un graphologue [chapitre 5]), ce qui donne à l'histoire un caractère policier (est intrigant l'évènement raconté dans le chapitre 1 qui se termine, grâce, il est vrai, à une extraordinaire conjonction entre ce que Enfield a vu et ce que sait Utterson, sur un suspense entraînant l'enquête qui est relancée par un autre crime, son auteur étant «*recherché dans toutes les parties du monde*», puis par l'étrange conduite du dr. Lanyon, par «*l'incident de la fenêtre*», pour aboutir à un assaut violent, avant que, après un début de révélation donné par "*La narration du Dr. Lanyon*", l'accusé, comme il se doit, passe aux aveux).

On peut remarquer que, si le premier chapitre s'intitule, de façon énigmatique, "*À propos d'une porte*", c'est que, après quatre pages d'introduction maladroite telle qu'en ferait un apprenti (qu'a-t-on besoin de ce long portrait d'Utterson, de la mention de son amitié pour Enfield, et du tableau d'une rue?), est enfin commis l'acte «*horrible*» (un écrivain moderne aurait commencé par là !); mais que toute l'histoire surgit en quelque sorte de cette porte vermoulue située dans une rue mal famée, porte dans la serrure de laquelle Hyde enfonce sa clé, et qui paraît être porteuse de l'histoire, comme si tout, du début à la fin, découlait du mystère l'entourant.

Mais est surtout fondatrice l'image inaugurale de Hyde piétinant une fillette au coin de cette rue.

Puis le roman montre un aimable et intelligent médecin qui, animé d'une curiosité hétérodoxe, d'un désir irrésistible de possession, moderne sorcier, compose une potion destinée à séparer le bien du mal dans sa personnalité. Mais s'impose à lui la possibilité de devenir un personnage tout à fait différent, tant physiquement que moralement ; d'être, à son gré, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux «moi», en prenant d'extrêmes précautions pour que personne dans son entourage ne se doute que le célèbre médecin, un excellent homme, au physique agréable, puisse ainsi se transformer, à certaines heures, en un monstre hideux qui, la nuit, dans les quartiers sordides de Londres, attaque des enfants, des vieillards, et se livre à toutes les turpitudes. On comprend que Jekyll n'ait mis personne dans le secret et qu'il ait choisi, pour le sinistre M. Hyde, une autre résidence que la sienne, d'autres vêtements, etc.. Pour parer à toute éventualité (il ne voulait pas, si la drogue dont il servait pour redevenir Jekyll cesse d'agir, qu'il perde sa fortune), il avait fait son testament en faveur de M. Hyde, et déposé ce testament chez son ami, le notaire Utterson. Mais, peu à peu, M. Hyde, son autre moi, prit plus d'importance, si bien que, un matin, le Dr. Jekyll, n'ayant pas consommé le mélange nécessaire, se réveilla sous la forme de M. Hyde ; à partir de ce moment, il essaya de lutter contre M. Hyde, mais la tentation était trop forte, et il y succombait toujours ; la situation devint telle que, à tout instant, il se transformait en M. Hyde sans aucun élixir, alors qu'il le lui fallait pour revenir à sa forme première ; or, comme il arriva qu'il ne put retrouver la formule complète de la mixture miraculeuse ni se procurer les ingrédients indispensables à la confection du mélange, lorsque sa réserve de poudre tira à sa fin, il se vit condamné à vivre en permanence en M. Hyde. Or cette vie était impossible, et le Dr. Jekyll se suicida lorsque Utterson et Enfield enfoncèrent la porte du laboratoire dans lequel il s'était enfermé pour finir ses jours. Ils eurent la stupeur de voir Jekyll-Hyde sous les traits épouvantables qui étaient à jamais les siens.

Dans ce texte magistralement construit, où le talent de raconteur d'histoires de Stevenson fut à son apogée, rien n'est flou ou incertain, tout (sauf les premières pages) est manié habilement et soigneusement maîtrisé. Tout commence par les soupçons du notaire, par la déduction à partir d'un faisceau d'indices, ce qui a pour conséquence que M. Hyde est conduit au crime (à quel crime? on ne le sait pas : dans quels abîmes le médecin avili en M. Hyde va-t-il perdre son âme : le jeu? la drogue? le chantage? le sexe?) ; que l'intrigue se précise par la découverte énigmatique du cadavre, et s'explique enfin par les deux textes qui ont été laissés et que Stevenson imbriqua pour mieux dissimuler le mystère d'une double identité.

Il a bien mis en relief, en multipliant les détails, les moments marquants de l'histoire :

-Le moment de la curiosité hétérodoxe du médecin : *«Je commençai à percevoir, plus profondément que cela avait déjà été établi, l'instable immatérialité, la fugacité nébuleuse, de ce corps en apparence si solide dont nous sommes revêtus»* (chapitre 10).

-Le moment de la création d'une substance capable de séparer le bien du mal à l'intérieur de chaque être humain, de le libérer de ses pulsions animales afin que triomphe la bonté.

-Le moment de la transgression, car la poudre résultant des recherches provoque plutôt l'effet inverse : la libération des instincts les plus vils avec un sentiment à la fois d'horreur et de délivrance, ambivalence qu'on constate fréquemment dans l'expérience de l'aliénation.

-Le moment de la révélation que Jekyll et Hyde ne font qu'un : c'est une surprise dont Jorge-Luis Borges (*"Métamorphoses du docteur Jekyll et d'Edward Hyde"*) signala que «l'auteur la réserve pour la fin du chapitre 9», ajoutant : «Le récit allégorique feint d'être une histoire policière ; aucun lecteur ne peut deviner que Hyde et Jekyll ne font qu'un ; le titre même nous invite à penser qu'ils sont deux. En créant M. Hyde, son second moi, le Dr. Jekyll crée un monstre. Le Dr. Jekyll n'a pas libéré une des virtualités de son moi : il a mis au jour le principe destructeur de toute identité personnelle, l'altérité pure, c'est-à-dire, ici, le mal. M. Hyde, force maléfique, en arrive à persécuter le Dr. Jekyll ; nous retrouvons donc le couple classique du bourreau et de la victime. Comme dans *"Frankenstein"*, la créature monstrueuse, résultat de la transgression, est un être «importé du dehors». Cette funeste «importation» persécute le créateur, et menace l'humanité tout entière. Le double monstrueux, libidineux et brutal, apparaît comme un bourreau parce qu'il est originaire du «dehors». Ainsi le double est à la fois ce qui est le plus intime et ce qui est le plus extérieur. Il est destructeur de l'Unité et de l'Identité personnelle.»

-Le moment, qui est un des plus terrifiants que la littérature ait créés, où le Dr. Jekyll constate avec stupeur, à son réveil, que sa propre main, étendue sur le drap de son lit, est devenue la main osseuse et velue de M. Hyde : *«Mon regard s'arrêta sur l'une de mes mains. Or les mains de Henry Jekyll [...] étaient par leur forme et leur taille, celles d'un médecin, c'est-à-dire grandes, fermes, blanches et belles. Mais la main que je vis à ce moment-là, de façon assez distincte dans la lumière jaune d'un matin au cœur de Londres, reposant à demi fermée sur les draps, était maigre, marquée de gros tendons, avec de fortes articulations, d'une pâleur olivâtre, et recouverte d'une épaisse toison de poils bruns. C'était la main d'Edward Hyde. J'ai dû fixer cette main pendant près d'une demi-minute, perdu comme je l'étais dans l'hébétude où me plongeait ce phénomène prodigieux, avant que la terreur ne s'éveillât dans ma poitrine, brutale et saisissante comme le fracas d'un coup de cymbales ; bondissant hors de mon lit, je me précipitai vers le miroir. Au spectacle qui s'offrit à mes yeux, mon sang se changea en quelque chose de douloureusement fluide et glacé. À coup sûr, je m'étais couché Jekyll et réveillé Hyde.»* (chapitre 10). Dans cet événement, le sentiment du mystère est insurmontable. Il faut remarquer la technique très économe de Stevenson qui laisse deviner plus qu'il ne dit. On peut imaginer que le corps entier de Jekyll transformé en Hyde est poilu et simiesque. Mais, si Stevenson indiqua, à plusieurs reprises, que Hyde a la démarche d'un singe, plutôt que se lancer dans une

description anatomique, ce qu'aurait fait un autre romancier, il focalise sur la main, et celle-ci est suffisamment effrayante pour condenser le reste.

Par ailleurs, Stevenson a dramatisé le phénomène de la métamorphose en retirant peu à peu son contrôle au sujet ; mais, surtout, par la péripétie qui empêche le double de redevenir l'original : la défektivité de l'échantillon chimique qui fait que la drogue ne peut plus être fabriquée de nouveau parce que le premier produit était impur, et que cette impureté, qui a permis le phénomène, ne peut plus être retrouvée, ce qui est d'ailleurs un poncif de la littérature de science-fiction. Ainsi, l'événement fantastique n'est qu'un incident exceptionnel, isolé, générateur d'un trouble temporaire de l'ordre naturel.

Le roman s'achève significativement sur la confession de Jekyll, sans que les narrateurs précédents ne reprennent la parole, soit pour tirer le sens de cette aventure et poser les questions éthiques qu'elle ouvre, soit pour accréditer ou réfuter la version des événements que donne Jekyll : au lecteur de décider.

---

### L'intérêt littéraire

Dans *"Le cas étrange du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde"*, Stevenson ne manqua pas d'utiliser des effets d'intensité qui sont propres au fantastique, et qu'on peut classer ici selon un certain ordre progressif :

-Utterson constate que Jekyll est en proie à *«une de ces maladies qui à la fois torturent et défigurent leur victime»* (chapitre 8). Il se dit incapable de décrire Hyde, car celui-ci donne *«l'impression obsédante de difformité indéfinissable»* ; et il note : *«Il y avait dans l'essence même de l'individu que j'avais alors en face de moi quelque chose d'anormal et d'avorté, quelque chose de saisissant, de surprenant, de révoltant»*. Il éprouve *«un angoissant pressentiment de catastrophe»*, d'une *«déplorable catastrophe»* (chapitre 8).

-Le Dr. Lanyon, qui a rompu avec Jekyll, du fait de ses *«hérésies scientifiques»* (chapitre 3), de ses *«billevesées scientifiques»* (chapitre 2), déclare que, devant le phénomène extraordinaire, sa vie est *«ébranlée»* ; qu'il est en proie aux *«plus abominables terreurs»*, qu'il pense devoir bientôt *«mourir»* (chapitre 9), et, en effet, il *«avait son arrêt de mort inscrit en toutes lettres sur son visage.»* (chapitre 6).

-Poole est si révolté par M. Hyde que, pour lui, *«c'est une chose qui crie vengeance au Ciel !»* (chapitre 8).

-Jekyll était un *«sympathique vieillard»* (chapitre 1), un *«docteur vieillissant et insatisfait, entouré d'amis et nourrissant d'honnêtes espérances»* (chapitre 10). Mais, souffrant de *«l'aridité d'une vie d'étude»* (à la façon de Faust), sentant que, chez lui, *«par une coupure plus tranchée que chez la majorité des hommes, étaient séparés ces domaines du bien et du mal où se répartit et dont se compose la double nature de l'homme»* (chapitre 10), il voulut goûter le plaisir de *«plonger à corps perdu dans l'océan de la liberté»*, et, de ce fait, *«tomba enfin dans l'esclavage»* (chapitre 10). S'étant mis à croire à *«la médecine transcendante»* (chapitre 9), il voulut découvrir *«un nouveau domaine du savoir et de nouveaux chemins conduisant à la puissance et à la renommée»* (chapitre 9), faire assister à *«un prodige capable d'ébranler l'incrédulité de Lucifer»* (chapitre 9). Il en vint *«à caresser amoureusement, tel un beau rêve, le projet de séparer»* ses *«deux personnalités»*, son *«jumeau supérieur»* (chapitre 10) et son jumeau inférieur.

Cependant, *«les plaisirs»* désirés devinrent vite *«monstrueux»* (chapitre 10), et il dut mener une *«guerre sempiternelle entre [ces] éléments constitutifs.»* (chapitre 10). Même si, au chapitre 6, il demande : *«Laissez-moi suivre ma voie ténébreuse. J'ai attiré sur moi un châtement, et un danger me menace qu'il m'est interdit de préciser. Si je suis un grand coupable, je souffre aussi en proportion.»*,

au chapitre 7, il montre «une expression de terreur et de désespoir». Il avoue se «débattre sous une noire détresse qu'aucune imagination ne saurait égaler» (chapitre 9). Il éprouverait «une épouvante tout animale». Il s'analyse : «Dans mon corps naturel la simple auréole est comme l'émanation de certaines des forces qui constituent mon esprit» ; il constate l'existence des «portes de la prison constituée par [sa] disposition psychologique». Pour lui, les deux êtres qui se partagent sa personnalité sont des «jumeaux antipodiques en lutte continue», dans un «délirant paroxysme» (chapitre 10).

Dans le même chapitre, il regrette cette «nuit maudite» où il «combina les éléments» et «absorba le breuvage» ; où,

-d'abord, il «éprouva les tourments les plus affreux», «les tourments de l'agonie» ;

-puis il se «sentit plus jeune, plus léger, plus heureux de corps», déclarant : «C'était en moi un effrénement capiteux, un flot désordonné d'images sensuelles traversant mon imagination comme un ru de moulin, un détachement des obligations du devoir, une liberté de l'âme inconnue mais non pas innocente» ;

-en effet, il se sentait aussi «dix fois plus méchant, livré en esclavage à [ses] mauvais instincts originels», et cette idée «l'excite et le délecte comme un vin» (chapitre 10).

Il évoque le «fatal carrefour» où, s'il avait «risqué l'expérience sous l'empire de sentiments nobles et généreux», si sa vertu n'avait pas «somnolé», si son vice, «tenu en éveil par l'ambition, n'avait pas été alerté et prompt à saisir l'occasion», il en serait «sorti ange et non point démon» (chapitre 10).

Un jour, s'étant «mis au lit Henry Jekyll et s'étant réveillé Edward Hyde», il fut pris d'«effroi» devant la difficulté de remédier à cette situation (chapitre 10). Il fut ensuite poursuivi par «l'horrible face de [son] iniquité» (chapitre 10), restant «sous la malédiction de [sa] dualité» (chapitre 10), succombant «aux assauts de la tentation» qui «détruisit finalement l'équilibre de [son] âme» (chapitre 10).

Un autre jour, il éprouva «une horrible nausée accompagnée du plus mortel frisson» car il sentit que, «une fois de plus», il était Hyde (chapitre 10). Il ressentit «l'horreur d'être Hyde», mais aussi la crainte de le redevenir, subissant «la menace continue de cette calamité imminente» qui lui faisait atteindre «les extrêmes limites de la résistance humaine» (chapitre 10).

Sollicitant l'aide de Lanyon, il lui demande de renoncer ce soir-là «à tous autres engagements... fussiez-vous mandé au chevet d'un empereur», lui indique des dispositions à prendre qui sont d'une «importance capitale» (chapitre 9) !

Subissant effectivement une «dernière calamité», il pense que «les affres de la métamorphose» pourraient le saisir, le laissant «dans un démesuré transport de terreur attentive» (chapitre 10).

-Hyde, qui est désigné comme «le revenant d'un vieux péché», est «un nabot», un petit homme «blême et rabougri qui donnait l'impression d'être contrefait», «l'impression obsédante de difformité indéfinissable» ; un être au «regard atroce» (chapitre 1), au «ricanement sauvage» (chapitre 2), au «sourire déplaisant» (chapitre 2), à «la physionomie repoussante» ; parlant «d'une voix sourde, sibilante et à demi cassée» (chapitre 2) ; faisant «grincer» ses dents «par le jeu convulsif de ses mâchoires» (chapitre 9) ; portant de façon grotesque des vêtements «démesurément trop grands pour lui» qui lui font un «accoutrement funambulesque» (chapitre 9) ; déployant «une grande activité musculaire jointe à une non moins grande faiblesse apparente de constitution», «trépidant d'une farouche agitation» (chapitre 9) ; il est «moins robuste et moins développé» que Jekyll, «plus petit, plus mince», et «le mal [...] avait mis sur ce corps une empreinte de difformité et de déchéance» (chapitre 10). Il présente «quelque chose d'anormal et d'avorté - quelque chose de saisissant, de surprenant et de révoltant» (chapitre 9).

Pourtant, il déployait des «facultés aiguës à un degré supérieur», se montrait «astucieux» (chapitre 10), offrait «une incarnation plus intense de l'esprit», qui faisait ressentir aux autres «une véritable horripilation de la chair» car, si «tous les êtres humains [...] sont composés d'un mélange de bien et de mal», il est «fait exclusivement de mal» (chapitre 10).

Mais cet «homme dont les entrailles étaient inaccessibles à la pitié» (chapitre 2), qui était «impitoyable comme un homme de pierre» (chapitre 10), cet «être d'une malignité et d'une vilénie foncières» «savourant avec une bestiale avidité le plaisir d'infliger à autrui le maximum de souffrances» (chapitre 10), cette «mauvaise conscience» dans les pas de laquelle «il y a du sang

*traîtreusement répandu*» (chapitre 8), manifeste «*une propension au mal plus débridée, plus furieuse*» qui lui fait, animé de «*l'esprit de l'enfer*», dans un «*délirant paroxysme*», avec un «*goût du mal réjoui et stimulé*», en éclatant «*d'une rage folle*», en montrant «*une fureur simiesque*» (chapitre 4), une «*rancune simiesque*», se conduisant «*tel un singe*», assassiner Danvers Carew (chapitre 10), commette un crime d'«*une férocité inouïe*». De ce fait, il est «*un vil gibier humain, pourchassé, sans gêne, un assassin connu, destiné au gibet.*» (chapitre 10).

Plus encore, qualifié de «*larve monstrueuse*» (chapitre 10), il semble ne pas «*être un civilisé*», porter «*la griffe de Satan*» (chapitre 2). En effet, «*Ce fils de l'enfer n'avait plus rien d'humain ; rien ne vivait en lui que la peur et la haine*» ; c'est un «*monstre satanique et impitoyable*», qui inscrit de «*scandaleux blasphèmes*» sur «*un ouvrage édifiant*» (chapitre 8). Poole a vu cet être «*une minute, ses cheveux s'étant dressés sur son crâne comme des baguettes*» car il avait «*jailli tel un singe*», et avait poussé «*un cri de rat*» (chapitre 8). Plus loin, il est encore dit qu'il fit «*jaillir un hurlement de détresse, d'une épouvante toute animale*» (chapitre 8). Enfin «*gisait le corps d'un homme tordu par l'agonie et encore palpitant*» (chapitre 8).

\*

\* \*

Stevenson appliqua la même intensité à son tableau de Londres qui, présentant les «*vastes labyrinthes de villes*» (chapitre 2), son «*sourd grondement*» (chapitre 2), sa «*rumeur grandiose*» (chapitre 8), apparaît comme une des causes du drame humain. Si, parfois, le temps est clair : «*C'était par une belle nuit sèche ; il y avait de la gelée dans l'air ; les rues étaient nettes comme le parquet d'une salle de bal ; les réverbères, que ne faisait vaciller aucun souffle, dessinaient leurs schémas réguliers de lumière et d'ombre.*» (chapitre 2), le plus souvent s'impose la présence obsédante du brouillard :

-«*la brumeuse lune citadine*» (chapitre 2) ;

-«*Un vaste dais d'une teinte marron recouvrait le ciel, mais le vent ne cessait de harceler et de mettre en déroute ces bataillons de vapeurs*», ce qui fait «*se succéder un nombre étonnant de teintes et d'intensités crépusculaires : ici il faisait noir comme à la fin de la soirée ; là c'était l'enveloppement d'un roux dense et livide, pareil à une étrange lueur d'incendie ; et ailleurs, pour un instant, le brouillard cessait tout à fait, et par une hagarde trouée le jour perçait entre les nuées floconneuses.*» «*Ce retour offensif des ténèbres paraissait au notaire comme emprunté à une ville de cauchemar.*» (chapitre 4).

-«*Même dans les intérieurs le brouillard commençait à s'épaissir.*» (chapitre 5).

-«*Le brouillard planait encore, noyant la ville, où les réverbères scintillaient comme des rubis ; et parmi l'asphyxiante opacité de ces nuages tombés du ciel, le cortège sans cesse renouvelé de la vie urbaine se déroulait parmi les grandes artères avec le bruit d'un vent véhément.*» (chapitre 5).

-«*Presque au même instant, le brouillard enveloppa de nouveau cette région d'une ombre épaisse.*» (chapitre 4).

La nuit et le vent dramatisent l'ambiance : «*C'était une vraie nuit de mars, tempétueuse et froide ; un pâle croissant de lune, couché sur le dos comme si le vent l'eût culbuté, luisait sous un tissu diaphane et léger de fuyantes effilochures nuageuses. Le vent coupait presque la parole et sa flagellation mettait le sang au visage. [...] Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, le vent y soulevait des tourbillons de poussière, et les ramures squelettiques du jardin flagellaient les grilles*» (chapitre 8).

\*

\* \*

Des comparaisons ou des métaphores se signalent parfois d'une façon étonnante :

-Il est dit des «*liaisons*» d'Uttersson que, «*comme le lierre, elles devaient leur croissance au temps.*» (chapitre 1).

-Uttersson et Enfield estiment que leurs «*sorties*» sont «*le beau fleuron de chaque semaine.*» (chapitre 1).

-«*Les devantures de boutiques*» sont «*telles deux rangées d'accortes marchandes.*» (chapitre 1).

-Il est dit d'une rue qu'elle *«faisait avec son terne voisinage un contraste brillant, comme un feu dans une forêt»* (chapitre 1).

-Des rues se succèdent *«toutes illuminées comme pour une procession et toutes aussi désertes qu'une église.»* (chapitre 1).

-Des femmes, révoltées par le meurtre de la petite fille, sont *«comme des harpies en fureur»* (chapitre 1).

-Jekyll est qualifié de *«la fleur même des convenances»* (chapitre 1).

-*«Lancer une question»* est comparé à *«lancer une pierre»* : *«On est tranquillement assis au haut d'une montagne ; et la pierre déroule, qui en entraîne d'autres ; et, pour finir, un sympathique vieillard (le dernier auquel on aurait pensé) reçoit l'avalanche sur le crâne au beau milieu de son jardin privé.»* (chapitre 1).

-Jekyll voit qu'est jetée *«une vive lumière sur l'idée qu'[il se fait] de cette guerre sempiternelle entre [ses] éléments constitutifs.»* (chapitre 10).

-Il parle de son *«si terrible naufrage»* (chapitre 10).

-On apprend que : *«Certains agents ont le pouvoir d'attaquer cette enveloppe de chair et de l'arracher ainsi que le vent relève les pans d'une tente.»* (chapitre 10) ; que *«le calamiteux fardeau de notre vie est pour toujours attaché sur nos épaules.»* (chapitre 10).

-Jekyll reconnaît *«dans son corps naturel la simple auréole et comme l'émanation de certaines des forces qui constituent son esprit»* (chapitre 10).

-Il évoque *«la citadelle intime de l'individualité»* ou *«ce tabernacle immatériel»* (chapitre 10).

-Ayant profité de ses *«plaisirs»*, il se voit comme ces hommes qui, *«jadis, prenaient à gages des spadassins pour exécuter leurs crimes, tandis que leurs propres personnes et leur réputation demeuraient à l'abri.»* (chapitre 10).

-Il se décrit comme *«un écolier»* qui rejette des *«oripeaux d'emprunt»* pour *«plonger à corps perdu dans l'océan de la liberté.»* (chapitre 10).

-Au début des métamorphoses, alors que Hyde restait *«bien chez lui, studieusement penché sous la lampe nocturne»*, il *«s'évanouissait comme la buée de l'haleine sur un miroir»*. (chapitre 10).

-Jekyll perçut en lui *«un effrénement capiteux, un flot désordonné d'images sensuelles traversant [son] imagination comme un ru de moulin»* (chapitre 10).

-La terreur s'éveille en lui *«aussi brusque et saisissante qu'un fracas de cymbales»* (chapitre 10).

-Longtemps, de *«rares incertitudes»* jetèrent *«une ombre sur [son] bonheur.»* (chapitre 10).

-Hyde *«se souvenait de lui uniquement comme le bandit des montagnes se rappelle la caverne où il se met à l'abri des poursuites.»* (chapitre 10).

-Jekyll, pour se comparer à lui, ne pense pas que *«lorsqu'un ivrogne s'entretient de son vice avec lui-même, il soit affecté une fois sur cinq par les dangers auxquels l'expose sa bestiale insensibilité physique.»* (chapitre 10).

-C'est avec *«une tempête d'impatience»* qu'il écoutait *«les politesses»* de Hyde, qui le frappent *«avec aussi peu de raison que n'en a un enfant colère de briser son jouet.»* (chapitre 10).

-*«L'esprit de l'enfer»* s'éveille en lui. *«Un frisson d'épouvante [lui] transfixe le cœur. Un brouillard se dissipe, [lui] montrant [sa] vie perdue. Le voile de l'égoïsme se déchire.»* (chapitre 10).

-Il a l'idée de demander à Lanyon de *«cambrioler le sanctuaire de son collègue»* et *«en conçoit l'étincelle initiale»* (chapitre 10).

-*«Deux viles passions»* font en Hyde *«comme une tempête.»* (chapitre 10).

-*«L'horreur»* que Jekyll inspire à Lanyon n'est qu'*«une goutte d'eau dans la mer.»* (chapitre 10).

-Il pense à *«la bête assoupie en»* lui. (chapitre 10).

-Sa *«reconnaissance à l'égard de [son] salut brillait dans [son] âme d'un éclat rivalisant presque avec celui de l'espérance.»* (chapitre 10).

-Il est à la merci *«d'une âme bouillonnant de haines irraisonnées»* (chapitre 10).

-*«Le limon de l'abîme en vient à s'exprimer par le cri et par le verbe.»* (chapitre 10).

Il faudrait signaler aussi de nombreuses personifications dont la plus frappante est celle-ci qui est révélatrice d'un singulier orgueil naïvement mégalomane : «*Du haut du ciel, les constellations me regardaient sans doute avec étonnement.* » (chapitre 10). Mais on lit encore :

-«*Une petite rue détournée d'un quartier ouvrier de Londres*», «*le dimanche voilait ses plus florissants appas*» (chapitre 1).

-«*L'animal en moi léchait des bribes de souvenirs ; le côté spirituel somnolait à demi, se promettant une réforme ultérieure, mais sans désir de l'entreprendre.*» (chapitre 10).

\*  
\* \*

Il reste que, en dépit du sujet, on peut signaler des notes d'humour :

-Le médecin qu'est Jekyll est appelé «*Sawbones*» (le «*scieur d'os*», d'après un mot de Dickens), ce qui fut traduit par «*morticole*» (chapitre 1).

-Utterson se dit : «*Puisqu'il est M. Hyde, je serai M. Seek.*» (chapitre 2).

\*  
\* \*

Dans «*Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*» Stevenson fit preuve d'une remarquable maîtrise littéraire.

---

## L'intérêt documentaire

«*Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*» est un roman riche en renseignements divers.

\*  
\* \*

Pour souligner certains aspects de l'histoire, Stevenson recourut à d'habiles allusions qui étaient claires pour les lecteurs de son temps, mais qu'il faut élucider. Ce sont :

-Des allusions bibliques qui ne sont pas étonnantes du fait de son éducation presbytérienne. Elles lui permirent, en particulier, de séparer le bien et le mal. Ainsi :

-Dans le premier chapitre, Utterson indique bizarrement : «*J'incline à l'hérésie de Caïn. Je laisse mon frère aller vers le diable à sa façon*», c'est-à-dire en étant aussi dissolu qu'il l'entend ; cette référence à la «*Genèse*» ne fonctionne pas seulement comme une simple et habile saillie, mais comme un présage de la nécessité, pour le bon frère (Jekyll), de tuer le mauvais frère (Hyde) afin d'épargner aux humains ses actes criminels, l'ironie tenant cependant au fait que, dans la «*Genèse*», c'est le mauvais frère (Caïn) qui tua le bon frère (Abel) ; cependant, la référence est appropriée puisque Hyde souhaite s'emparer du corps et des biens de son frère aîné. Et la difformité physique de Hyde, qui provoque la révolte chez quiconque le voit, peut être considérée comme la «*marque de Caïn*», le premier assassin.

-La mention du «*doigt mystérieux sur le mur de Babylone*» (chapitre 10) rappelle l'inscription «*Mene, mene, tekel, upharsin*» qui, au chapitre 5 du «*Livre de Daniel*», lors du festin de Balthazar, apparaît sur un mur pour prédire la chute de Babylone. Il faut signaler cependant que, alors que le potentat oriental est détruit par des forces externes (une armée d'envahisseurs), le château de cartes de Hyde est détruit quand la conscience de Jekyll se manifeste à nouveau momentanément à temps pour détruire le mal.

-Des allusions à l'Antiquité grecque :

-Au chapitre 2, le Dr. Lanyon compare la première relation entre lui et Jekyll à celle de Damon et de Pythias, une amitié si solide que le premier mit sa vie en gage pour sauver le second qui avait été condamné à mort par le roi Dionysius.

Au chapitre 10, sont mentionnés «*les captifs de Philippes*», en fait, Philippe, roi de Macédoine qui, en 42 av. J.C., avait vaincu et fait prisonniers les partisans des conspirateurs Cassius et Brutus avant qu'ils soient libérés par les magnanimes vainqueurs, Antoine et Octave. Ici, de façon inattendue et imméritée, Hyde est libéré de sa prison.

-Une allusion au monde hindou. Quand, au chapitre 1, Hyde bouscule et piétine une petite fille, il est comparé au «*maudit Jaggernaut*», qui est le huitième avatar du dieu Vishnou en tant que seigneur de l'univers, et dont, à Puri (Orissa), la statue est processionnée sur un énorme char sous les rues duquel les fidèles se jettent. Hyde est identifié à ce rite barbare d'une religion exotique.

\*  
\* \*

Le fantastique étant l'intrusion du surnaturel dans la réalité quotidienne, Stevenson eut le souci de rendre le cadre de l'action de façon réaliste.

Même s'il avait en l'esprit sa ville natale d'Édimbourg (dont l'accent est prêté à Jekyll sans que cela soit quelque peu justifié), l'action est située à Londres, où on circule en «cab» ; qui est bien décrite ; dont sont mentionnés des lieux précis. Le roman ne montre pas seulement un être divisé, mais une ville divisée socialement entre quartiers bourgeois riches et respectables, et bas-fonds pauvres et dangereux comme Soho qui est évoqué ainsi : «*Comme le cab s'arrêtait à l'adresse indiquée, le brouillard s'éclaircit un peu et laissa voir une rue sale, un grand bar populaire, un restaurant français de bas étage, une de ces boutiques où l'on vend des livraisons à deux sous et des salades à quatre, des tas d'enfants haillonneux grouillant sur les seuils, et des quantités de femmes de toutes les nationalités qui s'en allaient, leur clef à la main, absorber le petit verre matinal.*» (chapitre 4). Il faut ajouter que Soho est le lieu des plaisirs interdits.

Stevenson insista sur la description de la maison aux abords de laquelle on a aperçu M. Hyde : «*À deux portes d'un coin, sur la gauche en allant vers l'est, l'entrée d'une cour interrompait l'alignement, et, à cet endroit même, la masse rébarbative d'un bâtiment projetait en saillie son pignon sur la rue. Haut d'un étage, sans fenêtres, il n'offrait rien qu'une porte au rez-de-chaussée, et, à l'étage, la façade aveugle d'un mur décrépît. Il présentait dans tous ses détails les symptômes d'une négligence sordide et prolongée. La porte, dépourvue de sonnette ou de heurtoir, était écaillée et décolorée. Les vagabonds gîtaient dans l'embrasure et frottaient des allumettes sur les panneaux ; les enfants tenaient boutique sur le seuil ; un écolier avait essayé son canif sur les moulures ; et, depuis près d'une génération, personne n'était venu chasser ces indiscrets visiteurs ni réparer leurs déprédations.*» Cette entrée sordide est bien celle de M. Hyde. On dirait à peine une maison, souligne Stevenson, tant les bâtiments de la rue sont enchevêtrés.

De l'autre côté se trouve l'entrée respectable de la maison du Dr. Jekyll. Après l'entrée, on franchit les cuisines, puis une cour qui conduit à un endroit qui est désigné de plusieurs manières : laboratoire, salle de dissection ou amphithéâtre. Au fond de ce corps de logis, un escalier aboutit à une porte capitonnée de rouge qui mène au cabinet du docteur.

La maison est donc remarquable en ce sens qu'elle métaphorise le moi et sa double nature («Jekyll et Hyde»). D'un côté, la façade de respectabilité sociale de la maison cossue ; de l'autre, l'arrière sombre et non entretenu (c'est symbolique, mais guère vraisemblable) où se réfugie la délinquance. Bien au-delà d'un simple décor, la maison est le lieu de l'histoire, sa scène complexe, voire labyrinthique. L'intrigue se dénoue à mesure que le lecteur déchiffre cette double topographie, et effectue le rapprochement entre les deux côtés, pour finir par comprendre que la maison spatialise le psychisme, Jekyll et Hyde ne faisant qu'un ; elle est la réplique topologique de son propriétaire.

D'autre part, comme on l'a indiqué précédemment, est mentionné souvent le brouillard, qui, avec la nuit qui règne la plupart du temps, contribue d'ailleurs grandement au climat de l'histoire, une maigre lumière émanant des vacillants lampadaires publics qui se balancent dans le vent et sous la pâle lune.

Pourtant, on a aussi ce tableau : «*C'était par une belle journée limpide de janvier, le sol restait humide aux endroits où le verglas avait fondu, mais on ne voyait pas un nuage au ciel ; Regent's Park s'emplissait de gazouillements et il flottait dans l'air une odeur de printemps.*» (chapitre 10).

\*  
\* \*

Surtout, dans "*Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*", Stevenson se livra à une satire de la société victorienne qui fut caractérisée par une morale si rigide qu'elle conduisait même les honnêtes citoyens à trouver un exutoire à leurs instincts ; par la primauté à donner à la retenue et à la bienséance.

Comme cette société était étroitement soumise à la religion, on voit que :

-Le repos dominical s'imposant, il est d'abord mentionné qu'«*une petite rue détournée d'un quartier ouvrier de Londres*», «*le dimanche voilait ses plus florissants appas et demeurait relativement vide*» (chapitre 1) ; puis que la circulation auprès du domicile de Jekyll, «*dans une grande artère voisine, persistaient malgré le dimanche quelques traces d'animation*» (chapitre 7).

-Poole jure «*sur la Bible*» (chapitre 8).

Or le christianisme relevait alors souvent, en Grande-Bretagne, de cette conception rigoriste qu'est le calvinisme, auquel adhérait avec ardeur le père de Stevenson qui était un presbytérien très puritain. Le calviniste, du fait de sa croyance en la prédestination qui veut que seuls certains soient des élus accédant au salut, tandis que les autres sont damnés quoi qu'ils fassent, amène son adepte à travailler d'arrache-pied pour cultiver une bonne image publique, pour s'efforcer de cacher à l'extérieur ses secrets désirs, pour faire croire à ses voisins que ce bon comportement signifie qu'il est un des élus, tandis que, derrière des portes closes, les actes n'ont pas d'importance et la méchanceté accumulée pendant la journée peut être libérée sans souci. C'est d'ailleurs lors d'une nuit que le vieux Sir Danvers Carew tente de «*racoler*» le jeune M. Hyde (chapitre 4). Et si Jekyll use d'une violente drogue pour satisfaire ses pulsions, nombreux parmi ceux qui l'entourent s'adonnent à la boisson pour museler les leurs ou étourdir leur lucidité. Il apparaît que le calvinisme, en poussant à ne «*se livrer au plaisir qu'en secret*», est la cause d'«*une profonde dualité d'existence*» (chapitre 10).

On peut aussi remarquer que sont répétées des mentions de portes et de cabinets fermés, de chambres secrètes, ce qui renforce l'idée que, pour les calvinistes, la bête humaine ne doit pas seulement être cachée, mais être aussi emprisonnée.

Jekyll est, sans que cela soit explicité, un typique représentant du calvinisme, tandis qu'on peut considérer que Hyde est l'image expiatoire de ce que la société victorienne refoulait et réprouvait.

---

## L'intérêt psychologique

"*Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*", roman qui traite du thème de la double personnalité, du dédoublement, de cette «*profonde dualité d'existence*», de la psychopathologie de la personnalité divisée, de la lutte des contraires en un même individu, offre une exploration des profondeurs de la psyché.

La manière propre à Stevenson, et qui est l'application des moyens les plus simples et les plus réels aux sujets les plus imaginaires et les plus compliqués, est illustrée ici par l'analyse patiente de l'évolution de la personnalité du Dr. Jekyll, qui paraît d'abord aimable, cordial, distingué, tout en étant reconnu pour son excentricité et son amour de la controverse (il défendait ce qui était jugé, par ses collègues médecins membres de l'Académie, comme des aberrations scientifiques ; il voulait remettre en cause les structures de la matière ; persuadé que la science détient le pouvoir de parfaire l'être humain, il adhérait à la théorie de Darwin, et scandait que le vice réside en chaque individu), avant de se révéler monstrueux du fait d'une transgression volontaire, qui est motivée par le désir et l'orgueil, sa science étant donc devenue recherche de puissance. Il voulut briser le monde clos de l'identité personnelle, trouver le moyen de se changer à volonté en un autre personnage, atteindre une dualité. En effet, il avait constaté que, en tout individu, cohabitent deux êtres, l'un bon, animé par le devoir,

l'autre, mauvais, ne recherchant que le plaisir, cette dualité mentale, ce combat entre le plaisir et le devoir, entre le bien et le mal, s'étant développés en lui), voire une multiplicité personnelle. Il avait appris «à discerner l'essentielle et primitive dualité de l'homme» ; il vit «que, des deux personnalités qui se disputaient le champ de [sa] conscience, s'il pouvait] à juste titre passer pour l'un ou l'autre, cela venait de ce [qu'il était] foncièrement toutes les deux.» (chapitre 10). Les deux personnages sont présents chez le même homme. L'un est parfaitement estimable, l'autre est un monstre. Ce sont les circonstances qui déterminent lequel des deux va prendre le dessus. Ces potentialités antagoniques coexistent chez chaque individu.

Si d'abord animé d'une sincère volonté de bien faire, il avait voulu créer une substance chimique pouvant dissocier son moi docile et noble de son moi instinctif et brutal, être capable de séparer le bien du mal à l'intérieur de chaque être humain, et d'ainsi le libérer de ses pulsions animales afin que triomphe la bonté ; s'il était alors animé de bonnes intentions, se trouvant libéré des conventions et du conformisme de son époque, il s'était dédoublé, adoptant donc deux personnalités : Jekyll et Hyde qui sont nettement tranchées : gentil et civilisé le jour, cruel et sauvage la nuit.

Or, cédant à une pulsion inconsciente, il avait été subjugué par les possibilités que lui offrait Hyde car il lui avait fait découvrir la séduisante liberté de satisfaire ses désirs, de commettre le mal (option qui est considérée, par celui qui n'échappait donc pas au calvinisme, comme allant de soi, ce qui est tout à fait contestable), sans que sa réputation en soit affectée. On peut considérer qu'il éprouve un plaisir non dissimulé à fréquenter Hyde, cet autre lui-même, «au sang plus ardent», offrant «une incarnation plus intense de l'esprit, plus intégral et plus un» ; qu'il l'entretient comme les bourgeois de l'époque le faisaient de leurs maîtresses ou de leurs «protégés». En voulant éliminer le mal, il était devenu un aspect du mal, la partie Hyde de lui-même qu'il en vint à accepter : «Henry Jekyll était parfois consterné par les actes d'Edward Hyde ; mais la situation sortait du cadre des lois ordinaires et, de ce fait, l'emprise de sa conscience se relâchait insidieusement. Le coupable, après tout, s'appelait Hyde, ne s'appelait que Hyde. Jekyll ne s'en portait pas plus mal ; il se réveillait le lendemain avec ses qualités supérieures ; il se hâtait même, lorsque c'était possible, de réparer le mal dont Hyde s'était rendu coupable. Et ainsi, sa conscience s'assoupissait.»

On peut remarquer que lui, qui était doué de la faculté de se repentir et qui avait dit n'être pas hypocrite, en est pourtant venu à constater d'abord : «Ce démon familier que j'évoquais hors de ma propre âme et que j'envoyais seul pour en faire à son bon plaisir, était un être d'une malignité et d'une vilénie foncières ; toutes ses actions se concentraient sur lui-même ; impitoyable comme un homme de pierre, il savourait avec une bestiale avidité le plaisir d'infliger à autrui le maximum de souffrance» ; à rester «parfois béat devant les actes d'Edward Hyde» ; à, «la situation, échappant aux lois ordinaires, relâcher insidieusement l'emprise de sa conscience» pour en venir à se dire : «C'était Hyde, après tout, le coupable. Jekyll n'en était pas pire.» (chapitre 10). Ainsi, Hyde est la personne à travers laquelle Jekyll peut satisfaire son besoin de sombres plaisirs bestiaux sans ressentir aucune culpabilité.

Il a même de la sympathie pour cet être satanique, à l'aspect répugnant, pour cette bête humaine intégrale qui ignore la pitié. Il lui trouve des justifications, disant : «Les deux faces de mon moi étaient également d'une sincérité parfaites». Il éprouve même du plaisir à sa métamorphose, s'enorgueillissant d'être «le tout premier homme qui en agit de la sorte pour ses plaisirs». L'impossibilité de toute explication logique fait qu'on se trouve devant un des cas psychologiques les plus étonnants et les plus célèbres ; qu'apparaissent l'idée de la double personnalité, le vieux thème de l'être fasciné puis vaincu par son double parce que victime d'un sentiment de culpabilité qui était encore renforcé à l'époque victorienne.

Glissant sur cette pente, Jekyll avait été conduit à avoir besoin de plus en plus de drogue pour assouvir cette envie de liberté. S'il avait d'abord disposé du moyen de revenir de la bête à l'être humain originel, il avait senti encore et toujours résonner en lui l'appel du crime.

On peut seulement éprouver de la compassion pour ce malheureux qui, s'il est réellement coupable, mène contre les ténèbres un combat qui demeure tragiquement solitaire car il ne bénéficie d'aucune solidarité, ne peut partager son angoisse avec personne, est contraint de renoncer à être Hyde qu'en renonçant à lui-même, en se donnant la mort.

Quant à Hyde, on peut regretter qu'il ne soit défini avant tout que par la démarche qu'il a dans la rue, démarche qui est presque mécanique et donc inquiétante, et par sa silhouette, ceux qui l'ont croisé hésitant toujours à le décrire. On peut regretter surtout qu'il soit simplement le mal : par un traitement plus subtil, il aurait été principalement mauvais mais avec une part en lui de bonté. Signalons que, s'il veut retrouver les traits de l'estimé médecin, ce n'est certainement pas parce qu'il est torturé par le remords, mais pour échapper aux recherches de la police après avoir commis les crimes les plus atroces.

Signalons qu'on a pu avancer qu'une relation homosexuelle aurait pu naître entre le quinquagénaire qu'était Jekyll et «*le jeune Hyde*», et permettre la suggestion de l'exercice d'un chantage. On peut penser que la censure que Fanny Osbourne avait obligé Stevenson à exercer sur son texte avait été inspirée par son évocation de la dépravation ; il serait allé jusqu'à de scatologiques allusions ; certains commentateurs faisant remarquer que la porte de la maison par laquelle passait le «*jeune Hyde*» était la porte d'en arrière !

\*

\* \*

“*Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*” est donc un roman psychologique de première importance, qu'on compare, par exemple, aux œuvres de Dostoïevski dans la même veine.

---

### L'intérêt philosophique

Le titre même du roman “*Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*”, par l'utilisation du mot «cas», indique bien la volonté de Stevenson de traiter la situation d'un point de vue à la fois médical et pénal ; d'être didactique, de mettre en garde contre un danger.

Par l'invention de fortes situations, par le recours à l'épouvante, il attire notre attention sur cette dualité, sinon cette dichotomie, qui caractérisait l'être humain. La métamorphose de Jekyll en Hyde (dont il faut remarquer qu'elle a été permise du fait de l'impureté du mélange qui a elle-même permis le mal) est surtout une métaphore, celle de la coexistence et de l'affrontement éternels, en chacun de nous, du bien et du mal. Car, sous le vernis social et les bonnes manières, l'être humain cacherait sa part d'ombre. En fait, Stevenson reprit l'idée de la présence de l'animal en l'être humain que Darwin avait établie, dans “*On the origin of species*” (1859) et dans “*The descent of man*” (1871), lançant, dans le monde victorien, la désagréable théorie d'une humanité descendant des singes. Le romancier était bien au courant de la controverse qui était née de cette idée, et pourrait avoir cherché un véhicule pour l'illustrer.

D'autre part, après “*Frankenstein*”, le roman était une nouvelle mise en garde expressive des dangers que la science fait courir à la société. Cependant, ici, ce n'est plus une créature extérieure, mais un démon intérieur qui sort de la boîte de Pandore.

Dans son opposition au calvinisme, au puritanisme, à la morale conventionnelle, de son père et de la société victorienne, Stevenson voulut dénoncer la conception rigide qui fait de l'instinct le Mal ; qui veut cacher sinon soumettre les impulsions animales ; qui condamne le plaisir en prétendant qu'il conduit au crime ; qui réprime le désir sexuel (même si ce sujet, certainement du fait de l'interdiction imposée par Fanny, n'est jamais explicitement mentionné dans le texte) ; qui impose donc un refoulement et un secret dont la faillite est prouvée par le destin tragique du Dr. Jekyll qui opère comme une incitation à se conformer aux conventions morales ; qui amène l'individu à se reprocher des péchés et à juger leur punition nécessaire et imprescriptible.

Pourtant, on peut se demander si Stevenson ne restait-il pas soumis au calvinisme en :

-Établissant que chaque être humain, étant travaillé par le conflit entre le bien et le mal qui le partagent, est double ; ce qui lui fit affirmer : «*L'homme n'est en réalité pas un mais bien deux*» ; établir l'idée que «*Tous les êtres humains que nous rencontrons sont composés d'un mélange de bien et de mal*», idée qui est aussi celle de la cohabitation du corps et l'esprit («*le mal, le côté mortel de l'homme*»), du vice et de la vertu, de l'ange et du démon, de l'ordre et de la liberté, de la vieillesse qui va avec la sagesse et de la jeunesse qui va avec l'impulsivité, etc..; reprendre l'idée de l'ambivalence fondamentale, intrinsèque chez les êtres humains. Signalons que, déjà, au XVIIe siècle, le janséniste qu'était Pascal avait statué : «Qui veut faire l'ange fait la bête» ; et que, peu de temps avant Stevenson, Baudelaire avait déclaré : «Il y a en tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan» («*Mon cœur mis à nu*»).

-Considérant que la tentation de céder à la séduction du mal est latente en chacun de nous.

Tous les textes de Stevenson montrent la nécessité pour ses personnages d'accepter leur dualité, leur ambiguïté, d'intégrer l'irrationnel et l'inexplicable, comme toutes leurs expériences émotionnelles et passionnées, dans leur identité par ailleurs rationnelle et «éclairée». Et «*Le cas étrange du Dr. Jekyll et Mr Hyde*» prouve que, au contraire, la scission de la personnalité conduit à l'auto-destruction ; Stevenson voulut y montrer que l'acceptation de sa dualité, même si cela implique de tenir à des croyances et même à des valeurs qui sont en opposition les unes aux autres, est la seule façon de parvenir à une plénitude émotionnelle et psychique.

Constatons que, si on admet que chaque être humain possède deux personnalités, l'une bonne et l'autre mauvaise ; que c'est leur association qui le font tel qu'il est, pétri de vices et de vertus ; qu'il faut que le bien et le mal soient tous deux expérimentés pour qu'il s'épanouisse vraiment, encore faut-il qu'ils soient présents en proportions raisonnables pour qu'ils se compensent, et ne soient pas trop marquants ; que nous acceptons la dualité de nos pulsions, et que nous les tempérions ; que nous atteignons un équilibre ; que, avec nuance, se partagent l'ombre et la lumière.

Or cette interaction a bien été définie dans la pensée chinoise, qui pense plus volontiers la dualité sous forme de complémentarité, par celle du «yin» et du «yang», qu'on peut trouver dans tous les aspects de la vie et de l'univers, qui sont en relation d'opposition, bien que chacun des deux porte en lui le germe de l'autre ; en relation d'interdépendance, l'un ne se concevant pas sans l'autre, l'excès ou la déficience d'un des deux entraînant des conséquences sur l'autre et un déséquilibre de l'ensemble ; en relation d'engendrement et de mutation de l'un en l'autre.

D'autre part, d'une façon plus générale, le roman nous apprend que le désir engendre la démesure ; que la transgression provoque la manifestation du monstrueux, cause l'aliénation ; que la volonté forcenée de faire le bien, que le désir de pureté, que la tentation eugénique de modifier la nature humaine pour l'«améliorer», ne peuvent qu'être dangereux, faire naître le mal. À vouloir être bon à tout prix, on finit par être tellement contraint que se produit une explosion en sens contraire.

---

## La destinée de l'œuvre

À sa parution, en 1886, à Londres, chez «Longmans, Green and Co», «*L'étrange cas du Dr. Jekyll et de M. Hyde*» eut un immense succès ; en quelques semaines on en vendit plus de quarante mille exemplaires, les premiers lecteurs étant d'ailleurs sensibles à l'aspect policier, et le roman apportant la terreur au cœur de l'Empire britannique. Le «London Times» publia une critique de six pages. L'évêque de Canterbury fonda sur cette parabole un sermon prononcé à la cathédrale Saint-Paul. Aux États-Unis, le roman provoqua même une véritable tempête.

Ce succès assura enfin à Stevenson, qui devint encore plus célèbre, son indépendance économique.

Henry James commenta : «*Dr. Jekyll et M. Hyde*», est-ce une œuvre de haute intention philosophique ou simplement la plus ingénieuse et irresponsable des fictions? L'œuvre a le sceau

d'un produit de l'imagination, ce que nous pouvons prendre de différentes façons ; mais je suppose qu'il serait généralement considéré comme le plus sérieux des auteurs de nouvelles. Cela tient au fait que ce qu'il traite va des plus bas aux plus nobles aspects de l'homme, qu'il montre la possibilité du mal existant dans les natures les plus généreuses ; et qu'il exprime ces choses dans une fable qui est d'une merveilleusement habile invention. Le sujet est sans cesse intéressant, et riche de toutes sortes de provocations. M. Stevenson doit être félicité pour avoir su aller au cœur des choses. Cependant, je dois lui faire une injustice en notant que ce qui me frappe le plus ce n'est pas la profondeur de l'idée mais l'art de la présentation, la forme qui est tout à fait réussie. Il y a chez lui un authentique intérêt pour la perpétuelle question morale, un vif sens de la difficulté d'être bon, de la brutalité d'être mauvais, et, par-dessus tout, une singulière habileté à retenir l'intérêt. J'avoue que, à mes yeux, c'est l'aspect le plus intéressant dans ses histoires brèves, rapides, concentrées, qui sont réellement des chefs-d'œuvre de concision. Mais j'ai quelque difficulté à accepter l'affaire des poudres, qui me semble trop explicite. Les poudres sont la machinerie qui permet la transformation, mais de nombreux lecteurs doivent probablement avoir été frappés du fait que cet étrange procédé serait plus admissible (en autant qu'on puisse parler d'admissibilité en ce cas) si l'auteur ne l'avait pas rendu si visible ; l'indéfini, le non-explicite ont un grand pouvoir de suggestion.» On peut s'étonner de cet ergotage, car pourquoi Henry James eut-il une objection à exprimer au sujet des poudres et non à celui des changements physiques qui affectent Jekyll quand il devient Hyde? On peut le suspecter d'avoir préféré que Stevenson ait écrit l'histoire à sa manière à lui !

Le roman fut considéré comme une œuvre prémonitoire quand, en 1888, alors qu'était donnée, au "Lyceum theatre" de Londres, une adaptation de Thomas Russell Sullivan, la ville fut bouleversée par des meurtres macabres revendiqués par un certain "Jack l'éventreur". On en vint à imaginer que cet assassin pourrait être une personnalité en vue de la bonne société, qui, la nuit venue, aurait perpétré ses méfaits impunément parce que sa position dans le monde l'aurait empêché d'être inquiété. On soupçonna ainsi le duc de Clarence qui, en raison de ses mœurs, avait déjà jeté le discrédit plus d'une fois sur la famille royale, et était tout désigné à la vindicte publique ; mais il fut innocenté puisqu'il séjournait en Écosse au moment des faits. L'acteur Richard Mansfield, qui tenait le rôle, fut lui aussi considéré suspect, par la presse populaire. Le meurtrier n'allait jamais être pris. Cependant, la pièce n'obtint qu'un succès limité, le public se demandant ce qui était venu en premier, de l'œuvre de fiction ou des crimes réels, quelques-uns allant jusqu'à accuser Stevenson d'en avoir mis l'idée dans le cerveau du meurtrier.

Par contre, le roman devint un classique de la littérature fantastique, de la littérature d'épouvante. Il s'enracina dans la conscience de la masse, s'y implanta en prenant la dimension d'un mythe. Il valut à Stevenson une reconnaissance internationale. Il fut traduit dans plusieurs pays. En 1890, il fut traduit en français par Mme B. J. Lowe.

Avec ce roman, Stevenson apparut même avoir été un précurseur des recherches de la psychologie moderne sur la dualité de l'être humain. L'exposé final en forme d'auto-analyse que donne le Dr. Jekyll annonçait les découvertes qu'allait effectuer bientôt à Vienne un autre médecin, du nom de Sigmund Freud. La psychanalyse s'engouffra dans ce texte, voyant dans cette scission de l'individualité décrite par Stevenson le signe avant-coureur des découvertes freudiennes à venir (il fallut pourtant attendre 1911 pour que Bleuler propose une première définition de la schizophrénie et 1913 pour que "*La science des rêves*" de Freud, publiée à Vienne en 1899, soit traduite en anglais). La volonté de Jekyll parut être une pulsion inconsciente ; la distinction qu'il fait entre «[son] *moi originel et supérieur et [son] moi second et inférieur*» fut vue comme celle entre le moi et le ça ; son attirance pour Hyde fut interprétée comme un transfert psychanalytique.

On peut estimer que le thème du roman fut repris par Italo Calvino dans "*Le vicomte pourfendu*", roman paru en 1952, qui raconte l'histoire d'un chevalier génois coupé en deux par un boulet de canon lors d'une bataille contre les Turcs, ces deux moitiés continuant de vivre chacune de son côté, l'une prônant et faisant le bien, l'autre semant la terreur et détruisant tout derrière elle.

Dans les années 50, Vladimir Nabokov donna, à l'Université Cornell, un cours sur "*L'étrange cas du Dr. Jekyll et de Mr Hyde*" où il fit remarquer que l'antagonisme entre le Bien que représenterait Jekyll et le Mal que représenterait Hyde n'est pas si tranché : Jekyll n'est pas bon, mais un être composite, mélange de bon et de mauvais, une préparation à 99% de «jekyllite» et 1% de «hydite». Hyde, lui, est un précipité de mal à l'état pur, au sens chimique du terme, puisque quelque chose du Jekyll composite reste derrière, et s'interroge avec horreur sur Hyde quand celui-ci commet ses crimes. Il y a trois personnalités : Jekyll, Hyde et le résidu de Jekyll lorsque c'est Hyde qui prend la main.

En 1987, parut "*Knots and Crosses*", roman policier d'Ian Rankin, qui y vit «une reprise, au XXe siècle, du classique de Robert Louis Stevenson, "*L'étrange cas du Dr. Jekyll et Mr Hyde*"».

Modèle même de la double personnalité, Jekyll-Hyde forment l'un des couples romanesques les plus célèbres aujourd'hui, au point que l'expression est passée dans le langage courant.

Le roman a été maintes fois adapté au cinéma et au théâtre, et il faut vraiment procéder à des adaptations pour le mettre en action, car il ne contient presque pas de dialogues, et ne montre que très peu Jekyll et Hyde.

Parmi les adaptations au cinéma, on peut citer :

-En 1908, "*Dr. Jekyll and Mr Hyde*", par Otis Turner.

-En 1920, "*Der Januskopf*", par F.W. Murnau.

-En 1920, "*Dr. Jekyll and Mr Hyde*", par John S. Robertson.

-En 1932, "*Dr. Jekyll and Mr Hyde*", par Rouben Mamoulian.

-En 1941, "*Dr. Jekyll and Mr Hyde*", par Victor Fleming. Le film fut critiqué par Jorge-Luis Borgès dans "*Dr. Jekyll et Edward Hyde transformés*" : «Le Dr. Jekyll est un jeune pathologiste qui pratique la chasteté, tandis que son hypostase - Hyde - est un scélérat sans trêve et sans alliage, un noceur avec un petit côté sadique et acrobate. Le Bien, pour les penseurs hollywoodiens, ce sont les fiançailles avec la pudique et richissime Miss Lana Turner ; le mal (qui préoccupait tant David Hume et les hérésiarques d'Alexandrie), c'est la cohabitation illégale avec Froken Ingrid Bergman ou Miriam Hopkins. Inutile de faire remarquer que Stevenson est totalement innocent de cette limitation ou déformation du problème. Dans le dernier chapitre de l'œuvre, il dévoile les défauts de Jekyll : la sensualité et l'hypocrisie ; dans l'une de ses "*Études éthiques*" - année 1888 - il prétend énumérer «*toutes les manifestations de ce qui est véritablement diabolique*» et propose cette liste : «*l'envie, la malignité, le mensonge, le silence mesquin, la vérité calomniatrice, la diffamation, la mesquinerie, le petit tyran du tyran, le bougon qui empoisonne la vie domestique.*» (J'affirmerais pour ma part que les faits sexuels ne concernent pas l'éthique, tant que la trahison, la convoitise ou la vanité ne les contaminent pas). / La structure du film est encore plus rudimentaire que sa théologie. / Dans le livre, l'identité de Jekyll et Hyde est une surprise : l'auteur la réserve à la fin du neuvième chapitre. L'histoire allégorique prétend être une histoire policière ; aucun lecteur ne devine que Hyde et Jekyll sont la même personne. Le titre lui-même les distingue. / Le docteur Jekyll est moralement double, comme le sont tous les hommes. / Au-delà de la parabole dualiste de Stevenson et proche de "*L'assemblée des oiseaux*" que composa (au XIIe siècle de notre ère) Farid ud-din Attar, nous pouvons concevoir un film panthéiste dont les nombreux personnages, à la fin, se résolvent en Un, qui est éternel.»

-En 1950, "*Le testament du docteur Cordelier*" par Jean Renoir, où maître Joly, notaire, reçoit le testament de ce célèbre psychiatre, où il désigne comme héritier l'un de ses patients, un certain Opale ; ce dernier se révèle être un dangereux meurtrier ; mais on découvre bientôt qu'Opale et Cordelier ne font qu'un : le docteur s'est en effet transformé en buvant une drogue qu'il découvrit dans le cadre de ses recherches sur la source du mal et des forces des ténèbres.

-En 1988, "*Dr. Jekyll and Mr Hyde*", par Gérard Kikoïne.

-En 1990, "*Jekyll and Hyde*", par David Wickes.

-En 1995, "*Mary Reilly*", par Stephen Frears.

-En 2018, "*Madame Hyde*", par Serge Bozon, film librement inspiré du roman de Stevenson puisqu'il montre Madame Géquil, une professeuse de physique timide, peu sûre d'elle dans un lycée français de banlieue, chahutée par ses élèves ; un jour, elle est foudroyée pendant une expérience dans son laboratoire, sent en elle une énergie nouvelle qui lui permet de transmettre enfin son savoir à ses élèves, et particulièrement à l'un d'entre eux. Ce film loufoque, aux personnages stylisés et outrés, est déroutant parce que à la croisée de différents genres, à mi-chemin entre fantastique et réalisme social ; mais il apparaît finalement très concentré sur la question de l'éducation et de la transmission du savoir.

Parmi les adaptations au théâtre, on peut citer, après celle de Thomas Russell Sullivan présentée en 1888, au "Lyceum theatre" de Londres :

-En 2008, à Montréal, celle de Jean-Guy Legault qui fit aussi la mise en scène. En s'inspirant des films de série B et de l'expressionnisme allemand, il offrit une relecture originale de l'œuvre mythique :

-en choisissant de complexifier les rapports entre les personnages pour bâtir un véritable «thriller», surtout lorsque des meurtres sont commis, et que les amis de Jekyll tentent, avec un agent de "Scotland Yard", de démasquer le coupable ;

-en imaginant de nouveaux personnages, en particulier des femmes qui permettent de montrer que, si Jekyll se transforme en Hyde, sa première envie sera de satisfaire sa lubricité ; on trouve donc des femmes travaillant dans un cabaret des bas-fonds de Londres où venaient s'encanailler de distingués «gentlemen», dont la prostituée Gwendoline qui est prise, sans le vouloir, dans l'engrenage du dédoublement de Jekyll ;

-en attribuant à Hyde des meurtres qu'il n'avait pas commis chez Stevenson, et qui sont ceux de Jack l'éventreur.

Cette production flamboyante fut sans contredit un objet théâtral esthétiquement agréable à regarder : dans un décor tout en profondeur, on vit des jeux d'éclairages, de transparences, d'ombres et de miroirs ; entre les scènes, de longs et larges drapés vaporeux se déplacèrent pour reconfigurer l'espace et permettre de splendides jeux d'ombres, permettre les changements vécus par Jekyll dans l'univers brumeux et inquiétant du Londres de la fin du XIXe siècle ; on assista aussi à un chassé-croisé de jets lumineux réfléchis par un grand miroir, objet symbolique dont Legault se servit pour illustrer le dédoublement de Jekyll en Hyde et vice-versa. De plus, les costumes attiraient l'œil. Enfin, résonnait une trame musicale atmosphérique.

-En 2019, à Montréal, "*L'effet Hyde*", pièce de François Monty présentée par le "Théâtre de la pire espèce" (connu pour son emploi du masque, des marionnettes, du théâtre d'ombres), une œuvre surprenante à l'esthétique unique, portant sur le sentiment d'étrangeté qu'on peut avoir face au monde et à soi-même. Elle plongea au cœur du classique de Stevenson tout en assurant une relecture singulière, étonnante et riche en pistes de réflexion. Elle donna vie aux étranges manifestations inconscientes des personnages. En amorce de la pièce, les comédiens lancèrent : «Cette histoire est une sale histoire. Nous allons mettre des gants blancs pour la raconter et aussi pour ne pas laisser de traces». C'est ainsi gantés qu'ils s'aventurèrent dans cet univers, mêlant habilement humour, absurde, fantaisie et fantastique. Dans une suite de tableaux, les personnages apparurent sous différentes formes allant du masque à la marionnette en passant par les ombres, toutes soutenues, entretenues, jouées par les comédiens qui se partageaient la voix des principaux rôles que sont Jekyll, Hyde et le notaire Utterson. Cette façon de jouer avec la matière fut soutenue tout au long du spectacle par une musique envoûtante, atmosphérique. Fidèle à l'esprit du classique, on en avait repris l'essence en privilégiant le questionnement des personnages, le doute et la faiblesse humaine. La force de l'inconscient, qui sous-tend le propos de Stevenson, prit tout son sens dans la mise en scène. Loin de se cacher derrière les marionnettes, de se fondre à elles, les comédiens, au contraire, donnèrent continuellement à voir l'envers du décor, invitèrent le spectateur à découvrir la face cachée du théâtre, comme la face cachée de l'humain. En plein cœur du spectacle, l'auteur et metteur en scène Francis Monty brisa le quatrième mur, arrêta la prestation, se questionna sur la clarté de la pièce.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

[www.comptoir litteraire.ca](http://www.comptoir litteraire.ca)